



Yod

Revue des études hébraïques et juives

15 | 2010

Philosophie et pensée juives : histoire et actualité

L'affinité entre la philosophie et la médecine chez Maïmonide

The Affinity between Philosophy and Medicine with Maimonides

Dita Rukriglova



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/yod/672>

DOI : [10.4000/yod.672](https://doi.org/10.4000/yod.672)

ISSN : 2261-0200

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 93-113

ISBN : 978-2-85831-183-5

ISSN : 0338-9316

Référence électronique

Dita Rukriglova, « **L'AFFINITÉ ENTRE LA PHILOSOPHIE ET LA MÉDECINE CHEZ MAÏMONIDE** », *Yod* [En ligne], 15 | 2010, mis en ligne le 07 octobre 2011, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/yod/672> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/yod.672>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.



Yod est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

L'affinité entre la philosophie et la médecine chez Maïmonide

The Affinity between Philosophy and Medicine with Maimonides

Dita Rukriglova

- 1 De l'Antiquité jusqu'au Moyen Age, la médecine était considérée comme la seule rivale, peut-être outre la rhétorique, de la philosophie. Cela n'est donc pas un hasard que de nombreux grands philosophes de cette époque pratiquaient en même temps aussi la médecine. Déjà au VI^e siècle avant notre ère, Alcmeon de Croton formulait une des premières définitions philosophiques de la santé en tant que symétrie des composants corporels. D'autres personnages célèbres comme Empédocle, Aristote (fils du médecin Nicomaque), Galien, al-Farabi, Avicenne, Judah ha-Lévi, Maïmonide, Averroès ou Nahmanide ne sont que les exemples les plus prestigieux d'une réalité très répandue¹.
- 2 La philosophie ainsi que la médecine sont nées au sein des cités antiques à la même époque. Pendant les VI^e et V^e siècles avant notre ère, elles sortent de l'espace privé et sont enseignées publiquement. L'Académie de Platon ou le Lycée d'Aristote sont établis en tant que premières institutions philosophiques ouvertes au grand public et il est également possible de rencontrer, pour la première fois dans l'histoire, une nouvelle fonction médicale : celle du médecin public².
- 3 Dans le *Corpus hippocratique*, la philosophie et la médecine sont appelées « sœurs »³. La parenté de ces deux disciplines n'est plus évidente aujourd'hui : la philosophie est vue en tant que science théorique se posant des questions sur l'être en général et sur les principes de la connaissance, alors que la médecine est considérée comme une discipline pratique. Pourtant, la médecine à l'époque de Galien ou de Maïmonide visait premièrement les conceptions philosophiques, à savoir l'imitation de l'harmonie universelle au niveau du corps et de l'âme des hommes. Les médecins étaient obligés de comprendre l'essence de leurs patients pour être capables d'appliquer un traitement convenable : ils étaient par conséquent obligés de se poser les mêmes questions concernant les principes de l'univers que les philosophes⁴.

La théorie des quatre éléments

- 4 Un exemple des théories développées par la philosophie ainsi que par la médecine est celui de quatre éléments, ou bien de quatre qualités qui les caractérisent. Cette théorie est très ancienne et peut-être déjà Pythagore avait postulé, en se fondant sur l'enseignement des Chaldéens, une série de catégories tétradiques : le chaud, le froid, le sec et l'humide ou bien la légèreté, la rapidité, la pesanteur et la lenteur⁵. Alcmeon de Crotonne a intégré l'idée de quatre qualités dans sa théorie médicale⁶. Empédocle a établi quatre racines du tout : le soleil, la terre, le ciel et la mer.⁷ Et, enfin, Aristote a établi deux opposés : le chaud et le froid, comme principes actifs, et le sec et l'humide comme principes passifs du corps des êtres animés⁸. Le chaud et le froid déterminent et transforment les corps en les unissant tandis que le sec et l'humide sont déterminés et responsables de la désintégration des choses. Selon Aristote, d'autres oppositions comme le fin et l'épais, le visqueux et le friable, le dur et le mou dérivent des qualités premières⁹.
- 5 Maïmonide, ainsi que les philosophes juifs et musulmans de son époque, a repris la théorie aristotélicienne de quatre éléments sans la modifier et explique la constitution physique de tous les êtres vivants, y compris l'homme, par des mélanges appropriés d'éléments. Il se pose également la question de savoir d'où viennent les différences dans la physionomie et dans les caractères des individus de l'espèce humaine et il est convaincu que les qualités des éléments sont la cause primaire de la diversification dans toute la nature. Ce sont, selon lui, des degrés différents de chaud, de froid, d'humide et de sec présents dans les mélanges concrets qui causent la grande variété des espèces terrestres et les différences entre les individus au sein d'une même espèce.
- 6 Les mélanges des éléments disposent les corps à recevoir une forme physique appropriée. Les os, la chair ou les humeurs sont dotés dès la naissance des individus d'une certaine proportion inchangeable des qualités premières. Ces dispositions innées déterminent l'apparence physique et exercent également une influence sur les caractères des êtres humains. C'est pourquoi l'homme ne peut pas changer la taille de son corps, la couleur des yeux ou les conditions climatiques de son environnement¹⁰. Pourtant, les conditions élémentaires ne déterminent pas d'une façon absolue le caractère humain et laissent l'espace pour la libre volonté. Maïmonide décrit ainsi l'homme en tant qu'être créé, c'est-à-dire conditionné par les possibilités des éléments et, à la fois, en tant qu'être qui se crée lui-même, ayant la libre volonté d'agir. Cette idée de détermination liée à la conception de la libre volonté ne contredit pas les opinions des rabbins du Talmud et – en outre – elle a beaucoup de points communs avec la théorie galénique d'*idiosynérasie*, le mélange individuel déterminé¹¹.

La nature des maladies

- 7 Maïmonide considère qu'un corps dans lequel les quatre éléments sont présents en quantités égales est un corps bien portant ou équilibré. Si les éléments s'y trouvent dans des proportions inégales, il est malade, déséquilibré ou il tend vers la maladie. Une de ses plus claires définitions établit que : « la santé en général est une espèce de symétrie, que celle-ci est de la catégorie de la relation et que l'absence de cette proportion est en général la maladie »¹². Maïmonide considère donc la santé, à l'instar des médecins grecs et de ses prédécesseurs et contemporains arabes, comme étant

l'ordre psychosomatique parfait d'un organisme vivant : les maladies surviennent là où cet ordre est rompu.

- 8 Il faut souligner que le statut des maladies dans la pensée maïmonidienne diffère de celui de la santé. La santé est essentiellement une plénitude harmonieuse individuelle, tandis que la maladie ne représente qu'une privation de la santé ; la maladie n'existe qu'accidentellement. Il n'existe pas de maladies à proprement parler, mais seulement des individus malades, c'est-à-dire ceux dont la santé est troublée par le manque ou la surabondance. L'excès ou le défaut n'existent pas en eux-mêmes, mais en tant qu'accidents d'une essence humaine individuelle. Les espèces de privations sont nombreuses, des plus légères aux plus graves, selon l'inclinaison vers les extrêmes et selon l'éloignement du régime idéal.
- 9 L'expression « régime » joue un rôle important à plusieurs niveaux de la pensée maïmonidienne : cosmologique, politique et également médicale. Il utilise le plus souvent le mot arabe *tadbir* qui est dérivé de la racine D-B-R signifiant en forme verbale « conduire, diriger, organiser, planifier », ou bien il se sert de son équivalent hébraïque, *hanhaga*. Dans le contexte cosmologique, ce terme fait allusion à la conduite divine, c'est-à-dire à la façon dont Dieu conduit toutes les créatures : chaque particule dans l'univers se trouve dans le plan divin, à savoir, elle a un lieu précis dans la structure de l'univers. Dans les traités philosophicopolitiques, ce terme décrit l'organisation idéale de la cité ou le gouvernement le plus approprié. Il s'ensuit que, dans les textes médicaux, le régime signifie la conduite raisonnable individuelle concernant tous les aspects de la vie humaine ou bien le comportement idéal vers soi-même ainsi que vers son prochain.
- 10 Maïmonide caractérise aussi les maladies comme les déviations du régime, à savoir des lois naturelles, et les compare métaphoriquement aux nœuds ou blocages dans l'épanchement perpétuel du bien divin qui se répand dans l'univers entier¹³. Les maladies jouent, en effet, le rôle d'un avertissement signalant un éloignement du régime communiqué à travers des sphères : « Si donc un individu avait la main blessée d'une épine qu'il enlèverait immédiatement, ce serait l'effet d'un châtement, et s'il lui arrivait la plus petite jouissance, ce serait l'effet d'une récompense »¹⁴. Il en résulte l'idée que plus l'individu est harmonieux, plus il est exempt de maladies¹⁵.
- 11 À cette conception naturelle des causes des maladies, Maïmonide a néanmoins ménagé une porte de sortie. La cause naturelle des infirmités innées n'est pas, paraît-il, explicable par le moyen de la raison. Non seulement dès leur naissance les hommes invalides n'avaient pas le temps de transgresser la Loi, mais ils ne pouvaient même pas en faire la connaissance : « Un individu né aveugle ou lépreux... nous ne pouvons pas [lui] attribuer aucun péché antérieur par lequel il ait pu mériter cela »¹⁶. Ces personnes sont limitées durant toute leur vie et ne peuvent en aucune manière changer leurs dispositions innées.
- 12 Maïmonide ne donne pas une réponse pleinement satisfaisante à la question de savoir pourquoi certains hommes sont nés infirmes tandis que d'autres jouissent d'une parfaite santé corporelle. Dans ce contexte, il évoque trois prémisses apodictiques : (1) les desseins de la volonté divine ne sont pas compréhensibles aux hommes (2) chaque être est le bien (3) la vraie perfection des hommes réside dans les capacités intellectuelles et non dans celles du corps. Néanmoins, le nombre des hommes invalides dès la naissance est, pour Maïmonide, minime par rapport à la majorité absolue de ceux qui sont nés en état physique parfait ou satisfaisant¹⁷.

- 13 Dans ses traités philosophiques et médicaux, il ne se trouve aucune allusion à une vie antérieure ou à un enchaînement perpétuel des vies et il est alors pertinent d'exclure de sa pensée la possibilité d'un péché commis dans une vie précédente.¹⁸. Pourtant, pour Maïmonide, l'absence d'une cause naturelle compréhensible à l'entendement humain ne signifie pas l'absence de cette cause en général. Si chaque blessure par l'épine a une signification, la mauvaise formation corporelle devrait alors l'avoir aussi. Dans le *Guide des égarés*, Maïmonide a établi que le plus haut niveau du perfectionnement humain correspond à la perfection rationnelle¹⁹. Les hommes ne peuvent pas dépasser les déterminations élémentaires humaines, mais ils sont sollicités à se développer jusqu'à la limite de leurs dispositions naturelles. Maïmonide n'attend pas d'un homme invalide qu'il suive, par exemple, une carrière sportive, mais il considère comme honteux qu'un tel homme ne développe pas ses capacités intellectuelles sous prétexte de son handicap physique. Dans le cadre de leurs dispositions innées, les hommes sont libres et ont chacun un chemin individuel à parcourir.

La nature du mal

- 14 Au problème des maladies est liée, non seulement d'une manière linguistique, la problématique du mal. Maïmonide l'analyse dans la troisième partie du *Guide des égarés* en accusant la matière d'être la cause de tous les maux²⁰. La matière est, selon son opinion, la cause de toutes les destructions, corruptions ou imperfections. Il ne dit pourtant nulle part que la matière soit le mal en elle-même ; or c'est uniquement à travers elle que le mal apparaît dans le monde sublunaire. La matière elle-même ne peut pas être le mal parce qu'elle est créée par le Dieu bon. Le vrai caractère du mal réside donc dans l'incapacité de la matière ou dans son indisponibilité à recevoir la meilleure forme possible. Le mal, de même que la maladie, est sans réalité ontologique. Il est la privation du bien et n'a pas besoin d'un agent. Dieu ne crée pas le mal par essence, Il vise le bien et le bien seul. Le mal advient par accidents dus à l'insuffisance de la matière. Certes, la matière est un bien dans la mesure où elle est la condition nécessaire à l'existence de toutes les entités du monde. Pourtant, c'est aussi à cause d'elle que ces entités reçoivent de mauvaises formations se manifestant comme manque d'une capacité qui doit appartenir à un sujet²¹.
- 15 En revanche, la forme est vue comme la source de la perfection. Elle façonne la matière afin de la rendre aussi parfaite que possible²². La forme de l'homme est, conformément à la tradition aristotélicienne, l'âme rationnelle²³. Le mal dans la vie humaine vient alors de l'incapacité de la matière d'un individu concret de recevoir pleinement sa forme appropriée. La mauvaise formation de l'âme humaine est, en fin de compte, l'ignorance ou bien la privation de la science de Dieu²⁴.
- 16 Dans ce contexte, l'homme seul est la cause de ses maux et Maïmonide développe ce sujet en postulant trois causes du mal²⁵. La première réside dans la matière elle-même (certains individus, par exemple, sont nés avec des infirmités). La deuxième est provoquée par les autres personnes ; Maïmonide fait allusion surtout à l'état de guerre ou aux accidents qui font qu'un homme se fait blesser ou même tuer. La troisième sorte représente les maux beaucoup plus fréquents que ceux mentionnés précédemment. Il s'agit des maux que la personne s'inflige à elle-même, à savoir les excès dans le régime

et les vices qui en résultent. Toutes ces passions contredisent, selon Maïmonide, les bonnes actions de la raison visant la perfection intellectuelle.

- 17 Maïmonide répète alors à maintes reprises que l'origine du mal qui frappe les hommes réside dans l'incompréhension de l'ordre universel et, par conséquent, dans la déviation du bon régime. Il est persuadé qu'il est possible de gouverner le corps afin qu'il ne dérange pas l'âme dans la contemplation des formes. L'homme est un être composé de matière et de forme et il est le plus parfait des êtres terrestres : « Il est clair que la chose la plus parfaite possible qui puisse naître de cette matière, c'est l'homme, et qu'il est le dernier et le plus parfait de ces êtres composés »²⁶. Le corps est la condition nécessaire de l'existence, mais elle est une condition temporaire. L'homme ne devrait pas trop se livrer aux exigences du corps, mais devrait se contenter du strict nécessaire²⁷. L'intempérance dans la nourriture et dans la boisson, l'accumulation des biens, l'excès d'amour physique et même la grandiloquence sont, selon Maïmonide, des activités honteuses qui désorientent l'âme dans son aspiration à la perfection. Seuls les ignorants suivent les passions et considèrent le plaisir comme le but unique à rechercher.
- 18 Maïmonide admet qu'il existe des individus qui ne comprendront jamais l'idéal de modération et de perfection intellectuelle ; il estime cependant qu'ils ne représentent que des exceptions²⁸. La majorité des hommes sont capables, au moins en théorie, de trouver et de poursuivre le chemin de la perfection. L'idée qu'il existe dans le monde plus de maux que de biens est pourtant répandue parmi les hommes. Selon Maïmonide, ceux-ci se trompent en faisant une fausse analogie entre l'état malheureux de quelques individus et l'état de l'ensemble de l'univers²⁹. L'homme intelligent comprend que même les maux peuvent jouer un rôle positif dans le processus du perfectionnement et Maïmonide introduit ainsi l'idée que toutes les privations qui affligent l'homme pendant sa vie terrestre sont en réalité des épreuves. Ceux qui sont capables de comprendre leur signification peuvent devenir meilleurs.
- 19 C'est donc l'aspiration incessante vers de meilleurs états de l'âme qui prévaut dans la vie des hommes raisonnables, alors que dans la vie du reste du monde, c'est la tendance à atteindre un certain niveau stable de satisfaction corporelle qui se manifeste. Maïmonide suit alors les traces de la philosophie grecque qui mène vers un meilleur savoir-être, d'une philosophie et d'une médecine qui montrent la direction vers la perfection humaine physique et psychique dans la mesure du possible. Cette attitude est fondamentalement optimiste, car elle s'accorde bien avec la capacité naturelle de l'homme qui peut s'engager sur cette voie.

Le juste milieu

- 20 La démarche de perfectionnement exige, selon Maïmonide, la perfection des qualités morales et intellectuelles et mène vers l'idéal d'harmonie et de plénitude. Elle ressemble d'une façon frappante à la théorie aristotélicienne du juste milieu avec laquelle Maïmonide a été familiarisé à travers l'œuvre d'al-Farabi. Le thème du juste milieu (ou de la juste mesure) est un autre exemple de l'affinité entre la philosophie et la médecine.
- 21 Le juste milieu a deux caractéristiques essentielles : horizontalité et verticalité. Aristote les a définies en caractérisant la notion de la vertu : « C'est pourquoi dans l'ordre de la substance et de la définition exprimant la quiddité, la vertu est une médiété, tandis que

dans l'ordre de l'excellence et du parfait, c'est un sommet »³⁰. Les caractéristiques horizontale (*médiété*) et verticale (*sommet*) ne se contredisent pas ; au contraire, elles forment une symbiose viable.

L'axe horizontal

- 22 Les êtres humains, selon Maïmonide, ne viennent pas au monde dans un état parfait, mais ils sont nés avec la possibilité de devenir parfait à partir de leurs dispositions individuelles :

*Il n'est pas possible que l'homme, dès le début, soit naturellement doué de vertu, ni non plus de défaut, de même qu'il n'est pas possible que l'homme soit par nature doué d'une des disciplines actives. Mais il est possible qu'il soit par nature doué vers une vertu ou un vice, en ce que les actions de celui-ci seront plus faciles que d'autres actions*³¹.

- 23 Il apparaît que, dans le processus de perfectionnement, le point de départ n'est pas de la plus haute importance. L'essentiel, c'est le parcours lui-même.
- 24 Maïmonide a postulé qu'entre deux dispositions morales opposées se trouve une vertu intermédiaire, *middah beyonit*, à l'égale distance des deux extrêmes, et il expose une liste d'exemples de caractères extrêmes et de leur juste milieu³². Ainsi, la tempérance est la juste mesure entre la lascivité et l'insensibilité totale au plaisir ; le courage est l'intermédiaire entre la témérité et la lâcheté ou encore, la générosité est l'intermédiaire entre l'ostentation et la dépravation³³. Même si chaque vertu a un milieu particulier, il ne s'agit pas d'un milieu géométrique. Ce n'est pas un point fixe entre deux autres points fixes, mais plutôt un équilibre variable entre deux forces opposées, ou bien une proportion individuelle relative aux circonstances. Pour un homme, le juste milieu qui correspond à la tempérance ne coïncide pas avec celui d'un autre. Les modèles défectueux de comportement (et c'était également le cas des maladies) sont nombreux tandis que l'idéal n'est qu'un seul.
- 25 Il n'est pas toujours facile d'établir le juste milieu dans le sens d'une qualité médiane. Les extrêmes évoquent parfois l'illusion du bien. Maïmonide pense qu'il arrive souvent aux hommes de se tromper quant à l'évaluation de ce qui leur est salutaire et de ce qui leur est nocif. Le même raisonnement s'applique au discernement des excès moraux : tantôt les hommes louent les téméraires en prétendant que leurs actions sont courageuses, tantôt ils admirent les gaspilleurs pour leur magnanimité illusoire³⁴.
- 26 Il existe des justes milieux vers lesquels les hommes tendent naturellement et sans peine particulière. Il en existe d'autres que les hommes acquièrent par habitude et par imitation d'autrui³⁵, ceux-ci exigent plus de volonté et de concentration. Il existe sans doute des modèles idéaux de comportement qui sont pour certains individus inaccessibles en raison de leurs dispositions naturelles. Maïmonide pourtant invite chacun à s'exercer et à s'approcher le plus possible du juste milieu individuel.
- 27 La méthode qui permet d'atteindre le juste milieu des vertus morales et rationnelles est identique à la thérapie des maladies corporelles : c'est la compensation par le contraire et la suppression de ce contraire lorsque l'équilibre est restauré. Le médecin prescrit aux hommes les activités opposées à celles auxquelles ils sont habitués et il veille à leur répétition régulière afin que le milieu soit atteint et le modèle approprié soit inculqué dans la mémoire du patient. Les extrêmes sont, en réalité, plus proches qu'on ne le pense. Il s'agit de deux faces d'un seul problème ou d'une seule maladie, peu importe si

elle est corporelle ou psychique. Le téméraire et le lâche se ressemblent : ils cherchent la solution d'un seul et même problème par des voies similaires.

- 28 Maïmonide a écrit le traité des *Huit chapitres*, où il analyse la problématique du comportement moyen humain et de ses déviations, en guise d'introduction à son commentaire du traité michnaïque *Avot* qui évoque des questions purement éthiques. Pourtant, dans le texte de la Michna la vertu moyenne est suspectée d'aboutir à Sodome :
- Il existe quatre qualités morales (middot) dans l'homme. Celui qui dit : « ce qui est à moi, est à moi, ce qui est à toi, est à toi ». C'est la qualité intermédiaire (middah beynonit) et nous l'appelons « qualité morale des habitants de Sodome »³⁶.*
- 29 Il est manifeste que le terme de qualité intermédiaire ne décrit pas la même vertu chez les tannaim et chez Maïmonide : pour ce dernier, la voie intermédiaire est celle de la sagesse indiquant où se trouve le juste milieu. Dans le *Livre de la connaissance*, à savoir dans le premier livre du *Michne Tora* où il expose les principes fondamentaux du Judaïsme, il se sert, pour la désigner, des synonymes comme « voie bonne, route droite, attitude d'équilibre, mesure moyenne, chemin du milieu »³⁷. Dans le traité *Avot*, en revanche, ce terme signifie la médiocrité, à savoir la qualité qui est aussi critiquée par Maïmonide. Même si la médiocrité ne représente pas l'extrême d'un vice, elle est également blâmable. Elle est, d'une certaine façon, encore plus insidieuse que le comportement extrême parce qu'elle n'est pas discernable de prime abord et peut même donner une illusion de perfection.
- 30 Même si Maïmonide établit généralement que les deux extrêmes sont dangereux et qu'il est déconseillé de s'en approcher, il estime cependant que dans certains cas un extrême est préférable que l'autre. L'homme vertueux s'écarte un peu du juste milieu et penche légèrement vers l'excès ou le défaut par mesure de précaution³⁸, car Maïmonide part de la conviction qu'un extrême est, pour un individu concret, naturellement plus séduisant : tous les hommes tendent, grâce à leurs dispositions naturelles, vers l'excès ou le défaut. C'est la raison pour laquelle les vertueux ou les pieux choisissent librement de quitter la vertu intermédiaire et suppriment ainsi leurs tendances innées.
- 31 Il en résulte que Maïmonide n'était pas un adepte fervent de l'ascétisme. Ce mode de vie est, à ses yeux, extrême et ne permet pas à ceux qui s'y livrent de déployer toutes les capacités spécifiquement humaines. Il n'accepte l'ascétisme qu'en tant que nécessité sous la contrainte des circonstances historiques, ou bien en tant que thérapie limitée dans le temps pour des raisons médicales³⁹. Il s'oppose à l'ascétisme massif en estimant que la plupart de ceux qui torturent leurs corps par de longs jeûnes ou par l'isolement ne comprennent pas le véritable but de ces activités, à savoir l'harmonie psychosomatique.
- 32 La notion maïmonidienne d'harmonie n'équivaut pas à l'immobilité. Il s'agit, pour ainsi dire, d'une harmonie en vibration ou en oscillation autour du centre désiré. Les conditions de la vie ne permettent pas aux êtres vivants d'atteindre l'équilibre une fois pour toutes et d'y rester : la stabilité ou l'immobilité seraient, dans cette perspective, la mort inévitable de l'organisme. Le juste milieu se déplace au cours de la vie ; certaines tendances nocives sont supprimées à jamais, d'autres, nouvelles, apparaissent. La vie morale est un combat intérieur perpétuel et en tant que tel elle n'est pas un signe de faiblesse, bien au contraire, il est la caractéristique essentielle de la moralité.
- 33 L'harmonie psychosomatique assure la santé et la tranquillité d'esprit : le juste milieu protège. Néanmoins, la conception que Maïmonide propose dans le domaine de la

médecine et de l'éthique offre bien plus qu'une prévention. L'auteur soutient avec fermeté la thèse suivante : si l'homme garde en toutes ses activités le juste milieu, il ne tombera jamais malade et ne deviendra jamais vicieux. Si l'organisme est harmonieux, bien centré, il n'affronte ni maladies corporelles ni psychiques et reste conservé en bonne santé jusqu'à sa limite biologique :

À quiconque se conduit selon les règles que nous venons d'enseigner, je garantis qu'il échappera aux atteintes de toute maladie jusqu'à la profonde vieillesse dont il mourra⁴⁰.

- 34 Depuis l'époque d'Aristote, les philosophes se posent la question de savoir s'il est possible d'enseigner les vertus. L'analyse de Maïmonide se fonde sur deux postulats : (1) l'homme ne vient au monde ni vertueux ni vicieux et (2) il est en partie déterminé par ses dispositions innées. Vu que la détermination défectueuse innée ne rend la perfection nulle que dans un nombre minime des cas, la majorité des hommes sont capables d'apprendre la voie juste. L'acquisition même des vertus s'effectue par répétition de bons modèles de comportement durant toute la vie d'un individu⁴¹, il en résulte que l'homme peut acquérir les vices de la même façon⁴². Il est donc souhaitable d'enseigner déjà aux enfants et aux jeunes le chemin intermédiaire même si l'expérience minimise les empêche d'apprendre certaines notions rationnelles. En avançant en âge et en répétant régulièrement les bonnes actions, ils s'habituent aux meilleurs modèles de comportement ainsi que les vertus rationnelles⁴³.
- 35 Mais l'apprentissage du principe ne réside pas uniquement dans une longue formation par un maître ; il exige, en plus et surtout, des années de pratique individuelle et d'assiduité. Le maître n'indique que la direction ; il représente une flèche pour ceux qui veulent le suivre. L'homme vertueux enseigne la vertu par intermédiaire de ses actions, sans avoir besoin de verbaliser son enseignement. La meilleure chose que le maître puisse faire pour son élève ou, en général, pour le prochain est de se perfectionner continuellement lui-même.
- 36 La plus importante des choses dans l'adoption du mode approprié de vie est la compréhension de l'idéal de médiété menant à la vie parfaite ; l'homme s'habitue ainsi à faire des bienfaits qui le rendent plus vertueux. Il en résulte l'idée que seuls ceux qui comprennent le but et le moyen de l'atteindre et qui se décident librement à se mettre en route droite la parcourent aisément. Leur conviction et la providence divine les aident ; si la motivation manque, elle est difficilement remplaçable par contrainte. À ce point, l'éthique et la médecine se rejoignent de nouveau : si le patient ne coopère pas avec le médecin, celui-ci ne peut pas le forcer à restaurer la santé.
- 37 Étant donné que Maïmonide considère la voie intermédiaire comme la voie de Dieu, tous les trébuchements de l'homme indiquent (comme c'était le cas des maladies) l'éloignement de Dieu⁴⁴. Pour cette raison, ceux qui comprennent le principe de l'harmonie et de la médiété sont obligés de le transmettre et même punir ceux qui le transgressent⁴⁵. Il appartient au sage de blâmer son prochain pour les fautes que celui-ci a commises contre lui-même, autrui ou Dieu. Quiconque peut empêcher son prochain de transgresser la Loi et ne le fait pas, assume la culpabilité du péché⁴⁶. La punition est justifiée, elle est une sorte de traitement médical parce qu'elle cherche à rétablir l'harmonie par l'action opposée et détourner le prochain de l'extrême⁴⁷.

L'axe vertical

- 38 L'aspect vertical, ou le sommet des vertus moyennes est, probablement, encore plus intéressant que l'horizontal. Il dépasse la médiété du juste milieu, introduit l'idée (positive, dans ce cas) de l'extrémisme et réduit à zéro la possibilité de réalisation du juste milieu dans les conditions terrestres. La dimension verticale du juste milieu est, de ce point de vue, une construction hypothétique ; il est une illusion qui ne peut jamais être atteinte dans la réalité du monde d'ici-bas. La vision maïmonidienne du juste milieu est, en fin de compte, extrême. Elle ne vise pas une satisfaction géométrique, une vie béate jusqu'à la limite biologique, mais elle demande de quitter la voie intermédiaire pour s'engager vers le Haut. La perfection véritable ne réside pas sur la terre ; ici-bas, les hommes ne trouvent que l'impulsion vers l'Infini.
- 39 Au sein de la pensée de Maïmonide se niche donc une éthique de l'extrémisme⁴⁸. Plus l'effort humain s'approche de la dimension verticale, plus il reçoit l'impulsion vers l'Infini. L'homme vertueux ne se satisfait pas de l'acquisition d'un niveau stable, mais, une fois monté de niveau, il recherche une réalisation plus haute. Cette tendance correspond à l'intention protectrice de la providence qui, selon Maïmonide, veille plus sur les vertueux que sur les pécheurs. Si les justes sont frappés par les maux, cela ne peut arriver que dans les moments où ils oublient l'orientation de leur chemin.
- 40 L'impulsion première vers l'Infini doit nécessairement surgir de l'homme lui-même. Mais, plus il s'approche du centre, plus il éprouve d'aisance dans le parcours et plus il reçoit d'aide du Haut. Dans la montée vers l'Infini, il arrive pourtant un moment où la raison, qui était la garantie exclusive des corrections des extrêmes, cesse de fonctionner selon ses lois et se transforme en amour⁴⁹. La conception maïmonidienne de la dimension verticale du juste milieu est religieuse au plus haut point :
- L'homme animé d'une passion extrême brûle de connaître ce Dieu sublime, il s'écrie avec David : « Mon âme a soif d'Elohim, du Dieu vivant » (Ps 42,3)⁵⁰.*
- 41 Étant donné que l'idéal se trouve à l'Infini, l'homme ne peut pas réellement l'atteindre ; il ne peut qu'y aspirer. L'impossibilité de l'atteindre a pourtant des conséquences positives : elle attribue le sens à la vie.
- 42 Même si dans *Le livre de la connaissance* et dans les *Huit chapitres*, Maïmonide explique sa conception de la morale en mots clairs afin qu'elle soit compréhensible à tous les hommes, il semble que dans le *Guide des égarés* il garde un esprit élitiste. Seuls les justes éprouvent la joie véritable de marcher sur la voie intermédiaire, les autres la cheminent plutôt par peur du châtement que par volonté libre⁵¹. Dans le *Guide* Maïmonide décrit, en se servant de la métaphore de la cité dont les habitants sont plus ou moins éloignés du roi, des sortes d'hommes plus ou moins éloignés de Dieu⁵². Il caractérise ceux qui vivent hors de la cité comme « des animaux déraisonnables » et ne les place pas au rang de l'homme « car ils occupent parmi les êtres un rang inférieur à celui de l'homme et supérieur à celui du singe »⁵³. Même si ceux-ci ne représentent que des exceptions parmi les êtres humains, la majorité de citoyens est quand même assez loin de leur souverain ; soit ils tournent le dos au palais, soit ils le voient, mais errent au hasard dans les jardins. Rares sont ceux qui ont trouvé la porte de la salle où siège le roi.
- 43 Si, comme Maïmonide le postule, le but de la vie humaine est la connaissance théorique, pourquoi existe-t-il des hommes qui ne sont pas en mesure de trouver le juste milieu et, à plus forte raison, qui ne sont pas capables d'une activité spéculative ?

La réponse « élitiste » se trouve dans le *Commentaire sur la Michnah* où Maïmonide introduit l'idée que ces hommes vivent en vue de travailler pour la cité, pour satisfaire aux besoins de la communauté⁵⁴. Celui qui s'adonne à la vie contemplative ne vit, en revanche, que pour lui-même tandis que les autres vivent pour l'accompagner.

- 44 La vie de l'homme vertueux, le *hasid*⁵⁵, s'oppose à celle des hommes « bestiaux » ; elle est absolument exclusive, digne d'admiration et d'imitation. Maïmonide fait une distinction entre le sage (*hakham*) et l'homme vertueux (*hasid*). Le sage est un homme louable possédant les qualités morales et rationnelles équilibrées ; il fait toutes les activités selon le principe du juste milieu⁵⁶. Le *hasid* cherche, par contre, à se perfectionner encore au-delà de ce que lui dicte l'idéal du milieu et s'incline légèrement vers l'extrême.
- 45 L'homme vertueux est particulièrement attentif à ses devoirs envers soi-même, son prochain et Dieu. Il s'écarte en peu vers le défaut en ce qui concerne l'entretien du corps et vers l'excès dans les affaires sociales. Dans le traité *Avot*, la médiocrité du vulgaire est montrée en opposition à la générosité du *hasid*. Ce dernier dit : « ce qui est à moi est à toi, ce qui est à toi est à toi »⁵⁷. Dans les *Huit chapitres*, Maïmonide caractérise le *hasid* en tant qu'homme exempt de tentations ; le désir pour la richesse ou le plaisir corporel deviennent pour lui négligeables. De plus, le *hasid* est supérieur au sage parce qu'il tend vers les études des secrets de la Torah, à savoir les études métaphysiques.
- 46 Les opinions de Maïmonide sont à ce point analogues à la conception latine d'*imitatio dei*. Il invite le lecteur de ses traités à marcher sur la voie droite parce qu'elle est la voie de Dieu et rappelle le *Psaume* 145,17 « Le Seigneur est juste (*tsadiq*) dans toutes ses voies, fidèle (*hasid*) en tous ses actes » pour montrer qu'il est possible d'appeler Dieu *hasid* et qu'il est alors souhaitable que l'homme imite la *hasidut* de son Créateur. L'imitation de Dieu est, pour Maïmonide, explicitement imposée par la Loi⁵⁸. La voie de Dieu ressemble, de prime abord, à celle du juste milieu (médiété), mais elle se transforme ensuite en exaltation (sommets). Sur le fondement des qualités intermédiaires surgit alors l'effort extrême visant l'Infini. Retrouver l'équilibre horizontal n'est qu'un commencement du vrai chemin de l'homme : le chemin de l'amour extrême. L'homme n'est pas capable de connaître l'essence divine, il n'est pas capable d'imiter Dieu par la connaissance de Dieu ; seules les œuvres du Créateur peuvent être saisies par l'entendement humain. L'homme ne peut alors imiter Dieu que par l'amour qu'il éprouve pour Lui.
- 47 La notion de *hasid* évoque l'idée à la fois de perfection et d'excès⁵⁹ ; ces deux niveaux sont inséparables. L'idéal extrême inclut la médiété. L'homme vertueux ne cherche pas à supprimer l'entretien du corps, il le maintient en équilibre et fait attention au régime (*hanhaga*), mais il cherche à supprimer la dépendance par rapport au plaisir. Il ne vise pas la mortification, mais la plénitude, à savoir la jonction des qualités morales et rationnelles : la primauté du perfectionnement intellectuel ne s'oppose pas à la corporéité.
- 48 En s'approchant de l'Infini, le *hasid* se débarrasse des voiles qui empêchent la compréhension : par le terme « voile » Maïmonide entend les obstacles, à savoir les péchés et les vices⁶⁰. Chaque bonne action ou chaque compréhension, même partielle, dévoile la réalité et approche l'homme de Dieu. Il existe pourtant un voile dont personne ne peut se débarrasser : la matière. L'homme en tant qu'être terrestre est enraciné dans la matière et il ne lui reste qu'à maintenir, sur l'axe horizontal, sa corporéité en équilibre. La matière des quatre éléments représente un obstacle sur le

chemin vers l'Infini⁶¹ ; seule la raison de l'homme séparée de la matière jouit de la possibilité du mouvement libre par rapport à l'axe vertical.

- 49 La théorie du juste milieu est, pour Maïmonide, universelle. Certes, le principe de l'harmonie et du culte pour Dieu Un concerne, avant tout, les fils d'Israël, mais il est aussi applicable à l'humanité entière⁶², parce que toute la descendance d'Adam a hérité la raison qu'elle est à mesure de développer. Maïmonide accepte l'idée que les hommes vertueux (*hasidey ummot ha-'olam*) vivent dans les nations du monde et que leur vie pieuse inspirée aux sept commandements – auxquels sont astreints les Noahides⁶³ – leur permet d'obtenir leur part au monde à venir⁶⁴.

Conclusion

- 50 Les principes de base de la religion mosaïque, de la philosophie et de l'art de guérir sont donc, pour Maïmonide, identiques. Ils permettent à l'activité rationnelle humaine exclusive de se développer, car la liberté de choix s'oppose à l'idée de détermination et l'homme se trouve inconditionné dans sa liberté de création de soi-même. Le livre philosophique par excellence, le *Guide des égarés*, représente, de ce point de vue, une grande apologie de la création. L'homme – l'être créé – participe d'une certaine façon à la création de sa propre réalité. S'il ne comprend pas le régime dans le plus large sens du mot et la signification des malheurs qui lui arrivent, il renonce à sa propre réalisation et à son vrai chemin.

NOTES

1. La connexion étroite entre la philosophie et la médecine est évidente et démontrable chez les penseurs en pays d'Islam. Les philosophes latins, en revanche, ne continuèrent pas dans cette tradition ; probablement en raison d'une évaluation différente qu'ils avaient du corps et de ses fonctions.
2. Voir: Klibansky Raymond, Panofsky Erwin, Saxl Fritz (1989). *Saturne et la mélancolie : études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*. Traduit par F. Durand-Bogaert et L. Evrard. Gallimard, Paris, p. 36.
3. « Médecine et philosophie sont sœurs ; l'une délivre l'âme des passions, l'autre enlève au corps les maladies. », Hippocrate (1994). *De l'art médical*. Traduction d'Émile Littré, textes présentés, commentés et annotés par Danielle Gourevitch, introduction par Danielle Gourevitch, Mirko Grmek et Pierre Pellegrin. Le livre de poche, Paris, p. 15. Il s'agit ici d'un apocryphe que Démocrite est censé avoir écrit à Hippocrate.
4. « Je prétends que celui qui veut traiter exactement du régime de l'homme doit d'abord connaître et discerner la nature de l'homme en général : connaître ses constituants fondamentaux et discerner les éléments qui prédominent. » Hippocrate (1994), p. 2.
5. « C'est précisément lui qui découvrit la théorie des proportions et l'existence d'une structure des formes de l'univers. » Proclus 6a, dans : *Les Présocratiques* (1988). Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, p. 56.

6. « Selon Alcméon, c'est l'équilibre des puissances, comme l'humide et le sec, le froid et le chaud, l'amertume et la douceur, etc., qui produit et conserve la bonne santé ; c'est au contraire la prédominance de l'une d'elles qui provoque la maladie et, quand deux de ces puissances prédominent, la mort s'ensuit. » Aetius B4, *ibid.*, p. 226.
7. « C'est que les éléments – le Soleil et la terre et le ciel et la mer – sont étroitement liés. » Simplicius B22. « Connais premièrement la quadruple racine de toutes choses : Zeus aux feux lumineux, Héra mère de vie, et puis Aidôneus, Nestis enfin, aux pleurs dont les mortels s'abreuvent. » Aetius et Sextus Empiricus B6. « Car tous [les éléments] sont égaux. » Simplicius 28 B17, *ibid.*, p. 380
8. Aristote (1966). *De la génération et de la corruption*. Texte établi et traduit par Charles Mugler. Les Belles Lettres, L'Association Guillaume Budé, Paris, II 2, 329b, l. 18–19.
9. *Ibid.*, II 2, 329b, l. 19–20.
10. « L'homme n'a pas de libre choix, par exemple : être grand ou petit, que la pluie tombe ou qu'il y ait sécheresse, que l'air soit corrompu ou salubre. » Maïmonide (2001). *Traité d'éthique « Huit chapitres »*. Traduit de l'arabe, avec une introduction et des notes par Rémi Brague. Desclée de Brouwer, Paris, p. 108. De même, il est déterminé « que l'homme soit de stature droite, large de poitrine, et doté de doigts ». *Ibid.*, p. 113.
11. Voir : Galien (1994). *Œuvres médicales choisies I, De l'utilité des parties du corps humain*. Traduction de Charles Daremberg, choix, présentation et notes par André Pichot. Gallimard, Paris, §65.
12. Maïmonide (1856). *Le Guide des Égarés, traité de théologie et de philosophie*. Traduit par Salomon Munk. Chez A. Franck, Libraire, Paris, III 10, p. 63.
13. *Ibid.*, I 72, p. 368
14. *Ibid.*, III 17, p. 463.
15. L'idée que l'homme dont l'esprit suit le bon chemin ne tombera pas malade se trouve d'ailleurs premièrement dans les textes bibliques, et puis, dans l'œuvre de nombreux penseurs par exemple Paracelse, Tolstoï ou Mahatma Gandhi. Voir : Lain Entralgo, Pedro (1961). *Enfermedad y pecado*, Ediciones Toray, S.A., Barcelona, p. 77.
16. Maïmonide (1856), III 16, p. 461.
17. « Des milliers d'hommes naissent parfaitement valides, et un homme né infirme est une anomalie, ou du moins – si l'on me chicanait sur le mot anomalie – (un tel homme) est une exception très rare, et il ne forme pas la centième ni même la millième partie de ceux qui naissent dans un état valide. » Maïmonide (1856), III 12, p. 73.
18. Le traducteur du *Guide des égarés*, Salomon Munk, ne commente pas le passage en question du livre. Dans la théorie de Maïmonide, la possibilité de l'existence d'une vie antérieure paraîtrait comme une absurdité. Il ne mentionne dans ce contexte que la doctrine des Asharites (les successeurs d'Abou al-Hasan al-Ashari qui a fondé une école de la théologie spéculative musulmane) selon laquelle les infirmités innées ont pour cause directe la volonté divine.
19. Maïmonide (1856), III 54, p. 462
20. *Ibid.* (1856), III 10, p. 61
21. « Même l'être de cette matière inférieure, qui pourtant par sa nature est associée à la privation, source de la mort et de tous les maux, est malgré cela un bien, vu la perpétuité de la naissance et de la reproduction continuelle et successive de l'être. » Maïmonide (1856), III 10, p. 64.
22. Voir *ibid.*, III 8, p. 46.
23. « Sache que cette âme... est comme la matière, et que l'intellect est pour elle une forme. » Maïmonide (2001), p. 41.
24. Voir Maïmonide (1856), III 11, p. 65.
25. Voir *ibid.*, III 12, pp. 71–77.
26. *Ibid.*, III 13, pp. 87–88.

27. « Quant à ce qui est indispensable, comme de manger et de boire, il [l'homme] doit se borner à ce qui est le plus utile et avoir en vue le seul besoin de se nourrir, mais non la jouissance. » *Ibid.*, III 8, p. 50. Pour l'idée que le nécessaire est un bien limité et l'homme peut se le procurer tandis que le superflu est illimité et obscurcit la pensée, voir *ibid.*, III 12, pp. 78–79.
28. *Ibid.*, III 34, p. 266.
29. *Ibid.*, III 12, p. 66–67.
30. Aristote (1994). *Éthique à Nicomaque*. Traduction, introduction et notes par J. Tricot. Librairie philosophique J. Vrin, Paris, II 6, 1107a, l. 6–7.
31. Maïmonide (2001), p. 101. Maïmonide cite ici littéralement les *Aphorismes choisis* (§ 10) d'al-Farabi.
32. Voir Maïmonide (1961). *Le livre de la connaissance*. Traduit par V. Nikiprowetzky et A. Zaoui. Presses Universitaires de France, Paris, II 1, § II, p. 112. Aristote affirme : « J'entends par moyen dans la chose ce qui s'écarte à égale distance de chacun des deux extrêmes. » Aristote (1994), II 5, 1106a, l. 29–30.
33. Maïmonide (2001), pp. 51–52. Les exemples des vertus morales sont en grande partie identiques à ceux de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, IV 1–11, et ceux des *Aphorismes choisis* d'al-Farabi, § 18.
34. Voir Maïmonide (2001), pp. 53–54.
35. Voir *ibid.*, pp. 54–55 et Maïmonide (1961), II 1, § II, p. 112.
36. Michnah Avot, *Traité des principes*, V 13.
37. Maïmonide (1961), II 1, § IV–VII, pp. 112–115.
38. Voir Maïmonide (2001), p. 57 ; et Maïmonide (1961), II 1, § V, p. 114 où Maïmonide appelle l'homme vertueux « sage » ou « pieux ».
39. Voir Maïmonide (2001), IV, pp. 59–60.
40. Maïmonide (1961), II 4, § XX, p. 135.
41. « Il fallait lui enseigner les chemins du bien, qu'on lui commande et interdise [des choses] et qu'il soit puni et récompensé. Tout cela est justice. » Maïmonide (2001), p. 114.
42. « Sache que ces vertus et ces vices éthiques n'arrivent à l'âme et ne s'y installent qu'en répétant de nombreuses fois pendant un temps long les actions qui naissent de ce caractère et en nous accoutumant à celles-ci. Par suite, si ces actions sont des bienfaits, ce qui nous advient est la vertu ; mais si elles sont des méfaits, ce qui nous advient est le vice. » *Ibid.*, IV, p. 54. Maïmonide cite ici littéralement al-Farabi, *Aphorismes choisis*, § 9.
43. Les forces de la jeunesse sont, selon Maïmonide, des obstacles pour la plupart de qualités morales et intellectuelles : « Il est impossible que cette pensée naisse tant que dure l'ébullition des humeurs corporelles ; mais à mesure que les forces du corps s'affaiblissent et que le feu des désirs s'éteint, l'intelligence se fortifie, sa lumière augmente. » Maïmonide (1856), III 51, p. 625. Voir aussi Aristote (1994), VI 12, 1143b, l. 8–9.
44. « Si l'homme soupèse constamment ses actions et, parmi celles-ci, vise l'intermédiaire, il est au plus haut des degrés de l'homme, et c'est par là qu'il s'approche de Dieu et obtient ce qui se trouve auprès de Lui. » Maïmonide (2001), p. 73.
45. « Si l'on a été témoin d'une action coupable commise par son prochain, ou si l'on constate qu'il ne suit pas la bonne voie, on a l'obligation de l'inviter à s'amender en l'avertissant qu'il se perd lui-même par ses pratiques blâmables. » Maïmonide (1961), II 6, § VII, p. 153.
46. Voir *ibid.*, II 6, § VII, p. 154 et V 4, § I, p. 384.
47. Aristote raisonne de la même façon : « le châtement est une sorte de cure, et il est de la nature de la cure d'obéir à la loi des opposés. » Aristote (1994), II 2, 1104b, l. 17. Le Stagirite utilise la parallèle entre les vices et les maladies également dans VII 9, 1150b, l. 32–34. Notons que l'idée de défaillance de caractère comme maladie est fréquente dans la Torah. « Je les guérirai de leur apostasie », *Os* 14,5 ; « Je disais : Seigneur, par pitié, guéris-moi, car j'ai péché contre toi », *Ps* 41,5 ou *Ps* 6,3.

48. André Neher fait l'éloge à Maïmonide pour avoir eu le courage d'énoncer cette idée et il appelle ce type d'éthique, conformément à la tradition, le *hassidisme*. Voir Neher, André (1991). *Le puits de l'exil, tradition et modernité : la pensée du Maharal de Prague 1512-1609*, Les Éditions du Cerf, Paris, p. 135.
49. Voir Maïmonide (1856), III 51, pp. 449–450.
50. Maïmonide (1961), I 2, § II, p. 35.
51. Voir Maïmonide (2001), p. 77 et Maïmonide (1856), III 8, pp. 49–50.
52. Voir Maïmonide (1856), III 51, pp. 433–435.
53. *Ibid.*, III 51, p. 434. Le mépris de Maïmonide à l'égard du vulgaire peut être de prime abord choquant, mais sa position ne diffère pas de celle des philosophes antiques ou médiévaux : « La foule, en effet, n'obéit pas naturellement au sentiment de l'honneur, mais seulement à la crainte, ni ne s'abstient des actes honteux à cause de leur bassesse, mais par peur des châtements. » Aristote, X 10, 1179b, l. 10–12. Ou bien : « Les hommes naturellement bestiaux ne sont pas citadins, et ils ne se réunissent pas d'une manière citadine (politique), d'aucune façon ; mais ils ressemblent en partie aux animaux domestiques, en partie aux animaux sauvages. ... Ceux d'entre eux qui sont plus humains et qui peuvent être plus utiles dans les cités, sont épargnés et sont employés comme on emploie les bêtes. Ceux d'entre eux qui ne peuvent pas être utiles ou qui sont nuisibles sont traités comme les autres animaux nuisibles. » *Al-Farabi, Kitab as-siyasat*, dans : Strauss (1988), p. 172.
54. Voir : Weiss, R.L. (1987). "The Adaptation of Philosophic Ethics to a Religious Community : Maimonides' *Eight Chapters*", *Proceedings of the American Academy for Jewish Research*, 54, p. 270.
55. Maïmonide utilise en arabe le terme *fadil*, homme d'excellence ; ibn Tibon le traduit par *hasid*.
56. Voir Maïmonide (1961), II 1, § V, p. 114. Pour le comportement du sage voir *ibid.*, II 5, pp. 137–148.
57. *Traité des principes*, V 13.
58. Voir Maïmonide (1961), II, p. 109 et Maïmonide (1987), commandement positif N° 8. Maïmonide s'appuie sur la signification du verset : « soyez saints, car je suis saint, moi, le Seigneur, votre Dieu » (*Lev 19,2*).
59. Maïmonide comprend par le substantif *hasid* « l'excès dans toutes choses, n'importe laquelle ; mais il est plus souvent employé pour exprimer un excès de libéralité ». Maïmonide (1856), III 53, p. 454.
60. « Ces vices, dans leur totalité, sont les voiles qui séparent l'homme de Dieu (qu'il soit glorifié !). » Maïmonide (2001), p. 93 ; voir aussi Maïmonide (1856), III 8, p. 48.
61. Voir Maïmonide (1856), III 9, p. 57.
62. Voir Maïmonide (1961), V 3, § I, p. 366.
63. Les lois noahides sont une liste de sept impératifs moraux que Dieu avait donné à Noé, selon la tradition rabbinique, comme une alliance éternelle avec toute l'humanité.
64. « Comme les Israélites, les hommes pieux que comptent les Nations du Monde, ont part au Monde à venir. » *Ibid.*, V 3, § V, p. 373. Maïmonide cite Sanhedrin 105a.

RÉSUMÉS

The article focuses on the theme of the affinity between medicine and philosophy in the works of Moses Maimonides (1138 – 1204), the Jewish medieval rabbi and philosopher. The author uses

two examples taken from the history of philosophy. The first one is reminiscent of the antique theory of the four elements which constitute man's body and widely influence his psyche. According to Maimonides, the problem of evil is related to matter and the manifestation of a disease is due to the particular proportion of elemental qualities. The second example discusses the Aristotelian moral theory of the middle way, with its horizontal and vertical aspects. The text concludes by stating that, when compared with the Aristotelian conception, Maimonidean ethics is an ethics of extremism.

INDEX

Keywords : Maïmonide Moïse (1135-1204), Guide of The Perplexed, rabbinic literature, philosophy, human nature, medicine

Mots-clés : Maïmonide Moïse (1135-1204), littérature rabbinique, Guide des égarés, médecine, nature humaine

מילות מפתח

בספרות חז"ל, פילוסופיה, מורה נבוכים, רפואה, מדת בשר ודם:

Index chronologique : Moyen Âge

Thèmes : philosophie